

À la recherche du temps perdu

Véronique Nguyen-Duy

Number 107, Fall 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56412ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Nguyen-Duy, V. (1997). À la recherche du temps perdu. *Québec français*, (107), 106–107.



MÉDIAS

VÉRONIQUE NGUYÈN-DUY

À la recherche du temps perdu

À mon retour des États-Unis, après plusieurs mois d'absence, une gigantesque boîte trônait dans mon bureau. Le contenu ? Des dizaines et des dizaines de cassettes vidéo sur lesquelles étaient enregistrées les téléseries de la saison 1996-1997. C'est donc dans la chaleur moite de l'été, coupée du murmure de millions d'autres téléspectateurs que j'ai visionné la série *Marguerite Volant*, qu'on promettait magnifique.

Il faut dire que j'ai un faible pour les décors bucoliques, les robes multicouches et le romantisme surannée. Il faut dire aussi que les sites touristiques, expositions muséales et autres phénomènes dérivés des téléseries historiques sont un de mes dadas. J'étais donc tout disposée à me faire titiller la fibre nostalgique. Du *making of* à l'exposition au Musée McCord en passant, bien sûr, par la téléserie elle-même, le retour au pays natal s'est donc effectué sur fond de Conquête britannique. Et, je dois avouer que j'ai été étonnée par le traitement réservé à cet épisode de notre histoire collective.

Qu'on se le dise tout de suite, je suis le produit de la réforme de l'enseignement des années 60-70. J'ai traversé mes douze premières années d'études en n'assistant qu'à trois cours d'histoire, dont le dernier, consacré à l'histoire du monde contemporain, était optionnel. Après mon premier cours, je pouvais sans hésiter expliquer dans ses moindres détails le fonctionnement d'une seigneurie ou la technique de l'assolement triennal. Après le deuxième cours,

j'étais enfin capable de voir en Jean Talon, Jeanne Mance, Jean de Brébeuf et Marguerite Bourgeois, autre chose que des noms de rues ou de collèges privés. Malheureusement, après s'être étendus longuement sur les débuts héroïques de la colonie, c'est en accéléré et pour la forme que nous avons couvert la période suivant le traité de Paris (1763). Je confonds toujours Amherst, Drummond et Sherbrooke et c'est avec un certain soulagement que j'ai vu le boulevard Dorchester rebaptisé en l'honneur de notre Ti-Poil national... C'est donc atteinte d'amnésie sélective grave que je me suis retrouvée devant mon petit écran.

Quelle ne fut pas ma surprise d'y voir des nobles, des marchands, des colons, des hommes et des femmes, vanter les mérites du nouveau régime, l'impact positif des nouvelles structures commerciales et sociales sur leur qualité de vie. De même, je fut étonnée de constater que les relations entre les Français de la métropole et les Canadiens nés au pays étaient loin d'être harmonieuses. Abstraction faite des sauvages imbibés

d'eau-de-feu qui s'adonnaient à la chasse au Jésuite, tout n'était donc pas rose sur ces quelques arpents de neige ? Est-ce à dire que bien avant l'arrivée des Anglais, la chicane était pognée dans la cabane au Canada ? Que la Conquête n'a pas mis fin à une époque dorée et que ses conséquences n'ont peut-être pas été aussi malheureuses qu'on le croit généralement ? C'est du moins ce que suggère la série *Marguerite Volant*, réalisée par Charles Binamé et diffusée durant la saison automne 1996.

Pour rendre la démonstration d'autant plus convaincante, quoi de mieux que de la romancer ? Aussitôt dit, aussitôt fait et voilà que nous est donné ce qui me semble être un des rares — sinon le premier — « bon anglais » de l'univers téléromanesque. Rappelez-vous en effet le beau, intègre, humaniste et digne capitaine James Elliot Chase qui, loin de se contenter de remettre à sa place certains de ses vilains compatriotes, sauve la vie de Marguerite qui avait pourtant attenté à la sienne. Plus encore, force amour, abnégation et ténacité, le gentil capitaine déclassera le

valeureux patriote Laval de Chevigny. Au dernier épisode, c'est au ralenti et sur un fond musical approprié que la fière Marguerite se jetera dans les bras de son bel Anglais. Le téléspectateur sait qu'ils seront heureux, de même que tous les habitants de la seigneurie, rachetée par le capitaine pour éviter qu'elle ne tombe aux mains d'Antoine de Courval, un séducteur sans scrupule. Promesses de bonheur, de justice et de paix qui ne sont remplies que par l'union de la Canadienne et de l'Anglais.

Je ne peux m'empêcher de noter que *Marguerite Volant* arrive au moment précis où le Québec patauge dans un creux de vague identitaire après un deuxième référendum où le OUI fut battu par



l'argent et le vote ethnique. Alors que les relations entre les communautés linguistiques et culturelles du Québec donnent toujours lieu à une surenchère de scénarios apocalyptiques, un an seulement après *Jasmine* et sa philosophie toutes couleurs unies, voici que *Marguerite Volant* s'attaque à un des mythes les plus prégnants de notre imaginaire collectif, celui de la « Grande Déchirure ».

Comme c'est toujours et partout le cas, l'histoire du Québec, telle que relatée par les commentateurs plus ou moins sérieux, experts et légitimes, est avant tout un récit. À ce titre, elle respecte « la structure profonde présumée par tout récit »¹, soit : 1) rupture ou bouleversement d'un ordre social établi ; 2) tentatives de rétablissement de la situation ; 3) rétablissement de l'ordre social. Ce modèle narratif classique démontre bien qu'un événement perturbateur est nécessaire à l'existence de tout récit et en détermine le cours. Par exemple, du point de vue des autochtones, le boule-

versement initial correspond à l'arrivée de l'homme blanc. Depuis, tout n'est que revendications et tentatives de rétablir l'ordre social. Pour sa part, l'histoire des francophones du Québec s'appuie sur une conception dramatique (et dramatisée) de la Conquête. L'arrivée des Anglais nous a propulsé hors de l'eden. Depuis, nous errons à la quête du paradis perdu.

Mais dès lors que la Conquête cesse d'être la fin du monde habituellement dépeinte, le mythe de « la bataille pour la liberté »² en prend pour son rhume. Pensez-y... Tout d'un coup, on décrit hebdomadairement comment les Canadiens ont trouvé leur compte dans ce changement de régime, comment les nouvelles structures sociales, économiques et politiques ont permis à la colonie de se sortir de l'extrême pauvreté dans laquelle la guerre l'avait plongée et aussi que certaines mesures ont encouragé la constitution d'une opinion publique sans laquelle le fait français n'aurait probablement pas survécu³. En bref, on comprend que les Anglais n'étaient pas tous méchants et que certains étaient même tout à fait charmants.

Bien sûr, *Marguerite Volant* n'a pas lancé le bal de la revisitation de ce lieu commun qu'est la Conquête. Nombre de publications et films récents, pensons entre autre au livre *Le syndrome des plaines d'Abraham* et au documentaire *Le sort de l'Amérique*, avaient déjà donné le ton. Mais, qu'on le veuille ou non, il n'est pas faux de dire que « c'est par les images de *Marguerite Volant* que le Québec découvre une page de son histoire »⁴, que « les images de cette série demeureront, pour longtemps et pour beaucoup de gens, celles d'une réalité dont on sait qu'elle a existé, mais dont les vestiges sont rares et mal connus »⁵. Dans cette mesure, nous serons plusieurs à devoir jeter un autre regard sur notre passé et, surtout, notre présent ; plusieurs à partir à la recherche du temps perdu.



Notes

1. Annie Méar et al., « Jamais deux sans toi ou les plaisirs discrets de la bourgeoisie », p. 20. Dans Annie Méar (éd.), *Recherches québécoises sur la télévision*, Laval, Albert Saint-Martin, coll. « Communication », 1980.
2. James Fox, architecte ayant dirigé la conception des décors de *Marguerite Volant*. Cité dans René Homier-Roy, « Le manoir Volant : la vraie histoire d'un faux », *L'Actualité*, 15 novembre 1996, p. 113.
3. « La majorité des changements s'opèrent à propos de la notion d'opinion publique. Alors que l'ancien régime la prohibait dans ses colonies, le nouveau la considère comme un élément indispensable au contrepois des pouvoirs [...] pour plusieurs, un changement d'allégeance ne peut signifier qu'une amélioration de leur sort. » Maurice Lemire (éd.), *La vie littéraire au Québec*, tome 1 : « La voix française des nouveaux sujets britanniques, 1764-1805 », Sainte-Foy, Les presses de l'Université Laval, 1991, p. 3.
4. *Ibid.*
5. *Ibid.*, p. 110.

